

Gladys Wilson-James

La peinture est toute ma vie. Je suis Américaine, et j'ai vingt ans. J'ai quitté New York pour étudier la peinture en Angleterre, aux côtés de mon idole, le grand artiste James Whistler. J'ai beaucoup bataillé avec mon père pour qu'il me laisse partir. Peu de femmes ont la chance de faire des études. Wilson Huxley, le conservateur du British Museum de Londres, est un proche ami de mon père. Ce dernier, chercheur universitaire à Yale en archéologie, voit d'un très mauvais œil ma passion pour la peinture et me destine à ce qui lui paraît être une vie plus convenable : épouser Wilson Huxley, et par la même occasion « épouser » en quelque sorte l'archéologie.

Depuis ma plus tendre enfance, je baigne dans l'archéologie, et tout particulièrement l'hindouisme, la spécialité de mon père. J'ai appris beaucoup de choses à son contact, je suis devenue très à l'aise en sanskrit, mais ma véritable passion est la peinture, je n'y peux rien. Quand mon père m'a parlé de ses projets pour moi en Europe, j'ai fait semblant d'acquiescer et me suis installée à Londres dans une petite chambre de bonne. Au début, tout s'est bien passé. J'avais soif d'apprendre et James Whistler était un grand pédagogue. Mais il commença à me reprocher un style trop sombre, et manquant d'inspiration... J'étais pourtant décidée à sortir du lot et à prouver ce dont j'étais capable. Très vite, j'ai dilapidé le pécule que m'avait fourni mon père en cours du soir aux beaux-arts, paiement de modèles pour mes œuvres, et plusieurs soirées de débauches avec mes amis artistes.

Mon père a tout appris, et m'a coupé les vivres. Je pensais rapidement vendre quelques tableaux, mais les clients se faisaient rares. Qui plus est, personne ne voulait croire aux talents d'une femme peintre. Huxley ne m'avait pas oubliée. Voyant que j'étais aux abois, il me proposa de m'entretenir. Je savais à quel prix. C'était hors de question ! Je voulais être une femme indépendante. Finalement, il me proposa de travailler pour lui au British Museum. J'ai dû accepter. Travailler à ses côtés devint de plus en plus difficile au fil des jours. Puis j'eus l'occasion de m'éloigner quelques temps. Huxley comptait fortement développer l'aile « Indes » du musée. Je me suis portée volontaire, mettant en valeur les compétences acquises grâce à mon père.

C'est ainsi qu'Huxley m'a envoyée à Calcutta afin d'y étudier différents aspects de l'hindouisme. Je montai un projet universitaire sur les sacrifices volontaires et involontaires de cette religion. Sans abandonner ma passion pour autant, je me suis beaucoup documentée, notamment sur les immolations volontaires de certains brahmanes pour l'amour de leurs divinités, ou encore sur les oblations de chair fraîche, parfois humaine, à Kali, la déesse la plus terrifiante du panthéon hindou. Par exemple, j'ai



beaucoup appris sur les différents rites religieux qui ont cours aux Indes : Shiva, déesse de la vie et de l'équilibre, Kali, déesse des assassins, dont les adeptes exécutaient leurs victimes à l'aide d'un foulard de soie rouge, Raktabija, Dieu du sang et du meurtre, pire ennemi de Kali etc. Je savais également que les adorateurs de Kali avaient été anéantis en 1848 par Sir William Sleeman. En me confiant cette mission, Huxley comptait ainsi me montrer son ouverture d'esprit, afin de m'amadouer, et me convaincre de l'épouser à mon retour.

J'ai été recommandée à Lord Carnevon par Huxley. Cela faisait plus de vingt ans que Carnevon était magistrat à la cour coloniale de Calcutta, et c'est avec plaisir qu'il m'accueillit dans sa demeure. Je me suis toute consacrée à mon étude de septembre 1887 à février 1888.

Outre l'aspect archéologique et historique de mon séjour aux Indes, ces six mois m'ont permis de tisser un réseau de relations qui me sont aujourd'hui d'une forte utilité. En effet, le salaire payé par Huxley pour cette étude me permettait de survivre momentanément, mais serait vite épuisé, je le savais. Le métier de peintre n'étant pas très lucratif, je savais que mon retour à la vie londonienne serait financièrement difficile. C'est pourquoi j'ai décidé de monter un petit trafic d'objets d'art. Il m'a été facile de trouver dans les rues de Calcutta quelques petits truands locaux, prêts à tout pour quelques livres sterling. Eux me procurent quelques objets plus ou moins exotiques, que je me charge de revendre à prix d'or aux grandes fortunes de Londres. Je dois dire que là encore, Lord Carnevon m'a été à son insu d'une aide précieuse. En effet, un soir d'octobre 1887, Lord Carnevon a invité à dîner le Prince Albert-Victor en personne. J'ai eu l'occasion de discuter avec lui, et ai fait promettre à ce grand benêt de m'introduire dans les milieux huppés de Londres. Ce sont ses relations qui me permettent de revendre les babioles que m'expédient mes complices de Calcutta. C'est ainsi qu'à mon retour à Londres, j'ai pu continuer à étudier la peinture, tout en continuant à fréquenter le British Museum pour donner le change auprès d'Huxley et le faire patienter.

Une ombre au tableau cependant : Lord Carnevon avait fini par découvrir mon petit manège à Calcutta. Certains de ses sous-entendus ne trompaient pas. Aussi, lorsqu'en janvier 1888 il m'a demandé un service un peu particulier, je n'ai pas pu refuser. Lord Carnevon m'a commandé la traduction d'un texte en Sanskrit. Je lui demandai pour quelle raison il ne confiait pas ce travail à un traducteur professionnel, ou à un brahmane, qui serait certainement plus à même que moi de traduire le texte. Il m'a fait comprendre que si je gardais pour moi la mission qu'il me confiait, il saurait lui aussi garder certaines choses. À n'en pas douter, il parlait de mon petit trafic.

J'ai mis presque trois semaines à traduire entièrement le texte. Il s'agissait d'un poème qui se voulait visiblement préparatoire à un rituel lié à une puissante divinité hindoue. Carnevon avait bien évidemment volontairement omis de me remettre l'ensemble du texte, de telle sorte que j'ignore encore aujourd'hui le but du rituel en question, et à quelle divinité ce poème faisait allusion. Dans tous les cas, j'avais la confirmation que Carnevon était vraiment un passionné d'hindouisme.

De retour en Grande Bretagne en mars 1888, je continuai à travailler mes tableaux et à vivoter de mon petit trafic, sans entendre parler de Lord Carnevon. Je travaillais sans relâche, sans pour autant obtenir le moindre signe de reconnaissance. Pour faire face aux idées reçues, je dus me choisir un nom d'emprunt pour signer mes peintures, un nom d'homme : Walter Sickert. Je parvins à vendre quelques toiles, les choses s'améliorèrent légèrement... Jusqu'à un jour de juillet 1888, où tout a changé.

Je rentrais d'une énième galerie d'art pour proposer mes tableaux, et venais d'essayer un nouveau refus. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver une lettre glissée sous ma porte, au nom de Walter Sickert. Il s'agissait d'une commande. Un client anonyme me faisait la description d'une scène, qu'il voulait voir en tableau sous deux semaines. Le prix proposé était on ne peut plus alléchant, mais je ne devais en parler à personne. Le sujet, bien que macabre, m'inspirait énormément. Je m'attelai immédiatement à la

tâche. Deux semaines plus tard, le tableau était fini. Il représentait une femme des bas-quartiers, couchée au coin d'une rue sombre, la gorge tranchée, ses jupons retroussés et son entre-jambes trucidé et lacéré. Elle devait être à l'agonie, se vidant de son sang. La demande me paraissait étrange et macabre, mais l'euphorie de la création m'aveuglait. J'étais assez fière du réalisme que j'étais parvenue à donner à la scène.

Une autre lettre arriva. Elle donnait à Walter Sickert le nom et l'adresse d'une galerie d'art où il devait aller déposer son tableau : la galerie Shelby's dans Soho. Tout se déroula comme prévu. J'apportai le tableau, en me faisant passer pour l'assistante de Sickert, et on me remit £ 1000, une vraie grosse somme. Et une somme gagnée honnêtement, par mon travail, et non pas par mon trafic. Je tentai de questionner le propriétaire de la galerie, sans succès. En août 1888, une autre commande arriva. Même thème, même délai, même tarif. Puis une autre le 10 septembre 1888. Je commençais à comprendre.

Les commandes arrivaient toujours le lendemain des meurtres perpétrés par l'éventreur. Les scènes étaient décrites avec un réalisme et une accumulation de détails que seuls le meurtrier était capable de fournir. J'étais devenue le peintre de l'Éventreur qui, dans son esprit malade, voulait sans doute garder un souvenir de ses meurtres. Après tout, peu m'importait. Tout d'abord, la somme était coquette et me permettait de vivre aisément. Et puis surtout, mon travail était enfin reconnu et apprécié ! En peignant ces tableaux, mon inspiration ne tarissait pas ! Je commençais à me faire une petite réputation, par cette galerie, et je pus enfin couper tout contact avec mon père et Huxley. J'étais enfin totalement indépendante ! Il fallait que cela continue, que Jack commette d'autres meurtres, et me commande d'autres œuvres. J'étais prête à tout.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Lord Carnevon depuis mon retour des Indes. Il y a quelques jours, il m'a fait parvenir une missive. Il m'invitait à dîner le soir du 1^{er} octobre, en m'indiquant qu'il aurait certainement besoin de mes connaissances sur l'hindouisme. Il n'a malheureusement pas eu le temps de m'en apprendre plus... Il me faut maintenant mettre la main sur les éventuels éléments compromettants qu'il aurait rassemblés sur moi et mon petit trafic, avant que l'on m'accuse de l'avoir assassiné pour cette raison... Ce matin, j'ai reçu une nouvelle commande de Jack. Deux tableaux cette fois !

Ce que je dis de...

Lord Carnevon

« Je l'ai rencontré à Calcutta où il m'a accueillie l'année dernière. Un homme charmant... et passionné d'Art et d'Histoire. »

Le Prince Albert-Victor

« Lord Carnevon me l'a présenté aux Indes en octobre l'année dernière. Quel honneur pour moi ! Mais entre nous, je me demande s'il aura assez de caractère pour régner sur notre pays. »

Le Major Stuart Clayton et Singh Baines

« Je les ai à peine aperçus à Calcutta. Des amis de Lord Carnevon il me semble. »

Mes phrases typiques...

« Vous semblez bien connaître la situation des prostituées de l'East End, Monsieur. Ah pardon ! Votre femme n'est peut-être pas au courant... »

« Certes, le métier de peintre n'est pas des plus lucratifs, mais quand on a la passion... »

Mes objectifs...

Démasquer l'assassin de Lord Carnevon.

Éloigner les soupçons qui pourraient peser sur moi.

Découvrir pourquoi Lord Carnevon aurait pu avoir besoin de moi ce soir.

Cacher le fait que Walter Sickert et moi ne soient qu'une seule et même personne et que Jack l'Éventreur soit mon « mécène ».

Comment je me comporte au quotidien?

Je suis arriviste

Je suis certaine d'avoir moi aussi ma place dans la société. Je suis issue d'un milieu où la seule chance pour une femme d'avoir une existence reconnue est d'épouser quelqu'un d'un bon status, mais je suis prête à tout pour prouver le contraire. Il faut briller auprès des grands de ce monde, et pour moi, toute occasion de prouver mon indépendance et mon intelligence est bonne à prendre.

Je suis marginale

J'ai toujours été hors-normes. Je refuse tout carcan dans lequel le système veut m'enfermer, et je me rebelle en permanence. Les meurtres de Whitechapel sont pour moi une chose horrible, c'est indéniable, mais s'ils peuvent me permettre de vivre de manière indépendante, le jeu en vaut bien la chandelle. Et puis quelque part, ces pauvres filles auront elles aussi été libérées du joug de la société hypocrite victorienne. Elles étaient déjà des victimes, avant de rencontrer leur meurtrier.



En termes de jeu d'acteur, n'hésitez pas à mettre les pieds dans le plat pour mettre les gens face à leurs quatre vérités, faire des affirmations qui vont choquer la société bien pensante etc.

Je suis passionnée

La peinture me passionne depuis ma plus tendre enfance. Je compte bien faire carrière et être la première femme peintre à pouvoir en vivre. Quand Walter Sickert sera suffisamment célèbre, je révélerai au monde qu'il s'agit de moi depuis le début ! En outre, je ne taris pas d'éloges sur mon tuteur, James Whistler, ou sur ses élèves, notamment ce jeune Sickert, dont je suis l'assistante... Si l'on me lance sur le sujet, je peux tenir des heures.

Ce que je sais faire...

Fouiller une pièce

Cette action me coûte un point action (1 PA). Je vais voir un organisateur, et je lui dis que je veux fouiller telle ou telle pièce. L'organisateur me remettra ce que j'aurai pu trouver.

Traduire le sanskrit

Cette action me coûte un point action (1 PA). Quand je trouve des écrits en sanskrit, ou quand on me demande de traduire quelque chose, je vais voir un organisateur et me mets au travail. L'organisateur me remettra un résumé au bout d'un temps dépendant de la complexité du document.

Utiliser mon grand sens de l'observation

Cette action me coûte deux points action (2 PA). Je suis accoutumée à exercer mon œil d'artiste, et je remarque des détails qui échappent aux autres. Par exemple, si je préviens un organisateur en lui payant 2 PA, je serai immédiatement prévenue si une personne tente une action discrète dans la pièce ou je me trouve. De même, si on veut me faire les poches, je serai alertée. L'effet dure une demi-heure.

Juste avant la soirée...

Je suis arrivée chez Lord Carnevon à 18 heures 05, en même temps que le major Clayton, Sharan Singh Baines, et une séduisante jeune femme, apparemment aveugle qui s'est présentée sous le nom de Elise Downey. Henri nous a tous accueillis et nous a fait passer dans le vestibule. Il nous a débarrassé et a déposé nos affaires au vestiaire.

Au bout de cinq minutes, j'ai décidé de mettre à profit ces quelques moments d'inactivité. J'ai prétexté une consultation de quelques ouvrages de la bibliothèque, puis je me suis rapidement éclipsée dans la maison, pour me mettre à la recherche des documents compromettants que Carnevon aurait pu garder à mon sujet. En sortant dans le hall, j'ai croisé le Prince Albert-Victor que je n'avais pas revu depuis son départ de Calcutta en novembre l'année dernière. Nous nous sommes salués. Lorsque j'ai voulu me diriger vers la chambre afin de la fouiller, j'ai croisé Henri dans le couloir, qui m'a poliment salué de la tête. Je n'ai pas osé entrer de peur d'attirer les soupçons. Alors que j'attendais seule dans le couloir, hésitant sur la suite que je devais donner à mes opérations, j'ai aperçu Elise Downey sortir précipitamment du bureau de Lord Carnevon. Elle avait l'air tendue et s'est rapidement dirigée vers le rez-de-chaussée. Il était 18 heures 30. J'ai pensé qu'une absence trop longue de ma part pourrait éveiller les soupçons de l'assemblée, et ai décidé de remettre mes recherches à plus tard.

Je suis redescendue dans le vestibule à 18 heures 35. Étaient présents : Sharan Singh Baines, le major Clayton, le Prince Albert-Victor, Elise Downey et un nouvel arrivant, portant un costume simple et tenant à la main un carnet de notes. Son visage ne m'est pas inconnu. Alors que je séjournais chez Lord Carnevon à Calcutta, cet homme lui avait rendu visite un soir d'octobre 1887. Je l'ai vu arriver par la fenêtre de ma chambre, il tenait un petit paquet à la main. Lord Carnevon et

lui se sont enfermés dans le bureau une bonne demi-heure. La discussion avait l'air houleuse. L'homme est finalement reparti avec son paquet, et c'est tout.

À 18 heures 40, Henri est entré la mine défaite pour nous annoncer le décès de Lord Carnevon, et que l'on attendait Scotland Yard. Il est resté avec nous jusqu'à 19 heures, pour accueillir le policier et le médecin-légiste, Hopkins et Whittney. Hopkins a informé l'assistance que personne n'était autorisé à quitter la maison jusqu'à nouvel ordre. La soirée commence...

Ce que vous devez apporter...

Votre costume

Vous êtes habillée de façon élégante, style bourgeoisie avec une touche de bohème.



Tableau de Walter Sickert - Nude